



**HARI  
KUNZRU**

**DIEU SANS  
LES HOMMES**

**TRADUCTION DE  
CLAUDE ET JEAN DEMANUELLI**

**TITRES**  
**SU**

## DIEU SANS LES HOMMES

---

### HARI KUNZRU

Après avoir participé à la mission Hiroshima, Schmidt tente de fuir les horreurs de la guerre. Il s'installe dans un paysage aride et lunaire à deux heures de Las Vegas. Persuadé qu'il peut sauver l'humanité d'un désastre nucléaire imminent, il a alors une révélation. Des décennies plus tard, Nicky, une rock-star anglaise en perte d'inspiration, prend le volant pour se perdre dans un désert de Californie. Excédé, il pose ses valises dans un motel miteux. Jaz et Lisa qui voyagent avec leur fils autiste Raj, sujet à des crises bruyantes, trouvent refuge dans ce même lieu. Laila, elle, habite non loin, chez son oncle et sa tante. Avant de vivre dans ce coin paumé, elle était à Bagdad. Passionnée de musique, ses vinyles valent tout l'or du monde, en particulier ceux de ce groupe anglais dont le chanteur vient de s'installer en ville...

Au beau milieu du désert de Mojave, tous ces personnages se rencontrent et s'affrontent à travers les époques, dans une atmosphère sauvage, propice aux délires psychédéliques et aux phénomènes extraordinaires.

Né en 1969 à Londres, Hari Kunzru est l'un des grands écrivains britanniques contemporains. D'abord journaliste, il s'est ensuite tourné vers le roman, publiant notamment *L'Illusionniste*, *Mes révolutions*, *Larmes blanches* ou encore, plus récemment, *Red Pill*. Il habite à Brooklyn.

Traduit de l'anglais  
par Claude et Jean Demanuelli..

**HARI  
KUNZRU**

**DIEU SANS  
LES HOMMES**

**DU MÊME AUTEUR  
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR**

Red Pill

**DU MÊME AUTEUR  
CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS**

L'Illusionniste, *Plon*, 2003.

Leela, *Plon*, 2005.

Mes révolutions, *Plon*, 2008.

Larmes blanches, *JC Lattès*, 2018.



**HARI  
KUNZRU**

**DIEU SANS  
LES HOMMES**

TRADUIT DE L'ANGLAIS  
PAR CLAUDE ET JEAN DEMANUELLI

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

**TITRE ORIGINAL :**  
GODS WITHOUT MEN

Ouvrage publié sur la recommandation de Sylvie Audoly

© Hari Kunzru, 2011.

Tous droits réservés.

© 2012, Éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

© 2022, Christian Bourgois Éditeur pour la présente édition.

ISBN : 978-2-267-04625-0

*Pour Katie*





Dans le désert, voyez-vous,  
il y a tout, et il n'y a rien...  
C'est Dieu sans les hommes.

*Une passion dans le désert,*  
Honoré de Balzac, 1830

De Indio y Negra, nace Lobo,  
de Indio y Mestiza, nace Coyote...

*Las Castas,*  
Andrés de Islas, 1774

My God ! It's full of stars !

*2001: A Space Odyssey,*  
Arthur C. Clarke, 1968



## Au temps où les animaux étaient des hommes

Au temps où les animaux étaient des hommes, Coyote vivait dans un certain endroit. « Haikya ! J'en ai vraiment assez de vivre ici-aikya. Je vais partir dans le désert faire ma petite cuisine. » Sur ces bonnes paroles, Coyote prit un camping-car et s'enfonça dans le désert monter un labo. Il emporta avec lui dix paquets de Wonder bread et cinquante paquets de potage aux nouilles. Il prit aussi du whisky et suffisamment d'herbe pour tenir le coup. Il chercha longtemps, mais finit par trouver un lieu à sa convenance. « C'est ici que je vais m'installer-aikya ! Au moins, ce n'est pas la place qui manque ! Et personne pour venir m'embêter ! »

Coyote se mit au travail. « Oh, dit-il, haikya ! Tous ces comprimés de pseudoéphédrine ! Le temps que j'ai mis pour en rassembler autant ! Toutes les pharmacies que j'ai faites pendant si longtemps-aikya ! » Il broya les comprimés jusqu'à ce qu'il obtienne une poudre très fine. Remplit un vase à bec d'esprit-de-bois et y mélangea la poudre. Passa le mélange dans des filtres en papier pour se débarrasser de l'excipient, puis le mit à chauffer pour qu'il s'évapore. Coyote oublia cependant de vérifier son thermomètre, et la température monta. Monta, monta. « Haikya, dit-il. Il me faut absolument

une cigarette. Je l'ai bien méritée, après tout ce travail-aikya ! »

Il alluma une cigarette. Il y eut une explosion. Et il mourut.

Lapin à Queue Blanche vint à passer par là et lui tapota la tête de son bâton. Coyote se redressa et se frotta les yeux.

— Très honoré Coyote, dit Frère Lapin. Ferme la porte de ton camping-car. Et tiens-la bien fermée. Si tu veux fumer, fais-le dehors.

Coyote commença à geindre.

— Aïe, aïe, aïe-aikya ! Où sont passées mes mains-aikya ? Mes mains ont été pulvérisées.

Il gémit de plus belle, se coucha et resta longtemps à s'apitoyer sur son sort. Puis il se releva et se fabriqua des mains à l'aide du bois d'un figuier de Barbarie.

Et recommença son expérience.

Il broya les comprimés. Les mélangea au solvant. Filtration, évaporation, re-filtration et re-évaporation, jusqu'à ce qu'il soit sûr de s'être débarrassé de tout l'excipient. À ce stade, il s'assit et se mit à racler des boîtes d'allumettes pour recueillir du phosphore. Puis mélangea la poudre à ses raclures, en ajoutant de l'iode et beaucoup d'eau. Soudain le vase se mit à bouillir. L'air se satura d'un gaz toxique qui lui pénétra les yeux et le pelage. Il hurla, se griffa le visage.

Et mourut, asphyxié par le gaz.

Grand Léopard du Désert vint à passer par là et l'aspergea d'eau. Coyote se redressa et se frotta les yeux.

— Très honoré Coyote ! dit Frère Léopard. Sers-toi d'un tuyau. Bouche ton vase, remplis un seau de litière pour chat et enfonce le bout du tuyau dedans. Le gaz sera retenu à l'intérieur. Enferme-le et regarde-le

bouillir et bouillonner, là, dans ton vase. Enfin, cesse de respirer, si tu peux.

Coyote se mit à geindre tant et plus.

— Aïe, aïe, aïe-aikya ! Où est passé mon visage-aikya ? Je me le suis arraché avec mes griffes.

Il courut jusqu'à la rivière où il se fabriqua un visage avec de la boue et se le colla sur le devant de la tête. Puis il se remit à l'ouvrage. Broya les comprimés et fit évaporer le mélange. Racla les boîtes d'allumettes et fit bouillir le vase dans le seau rempli de litière pour chat. Mélangea les ingrédients, chauffa le tout, filtra avant d'ajouter un peu de lessive de soude Red Devil. Sans quitter le thermomètre des yeux. Et en prenant soin de ne pas respirer. Il fit refroidir le mélange, y ajouta un peu de fuel à l'usage des campeurs, agita le tout et bondit de joie en voyant la pellicule de cristal flotter à la surface. Il voulut faire évaporer le solvant, mais il était tellement excité qu'il en oublia de garder sa queue hors de portée du feu. Il dansait autour du labo, embrasant tout ce qui s'y trouvait avec sa queue.

Le labo fut réduit en cendres. Et il mourut.

Écureuil Noir vint à passer par là et lui tapota la poitrine du bout de son arc.

— Très honoré Coyote ! dit-il. Il faut faire attention à ta queue ! C'est là la seule manière de faire de la cuisine.

— Aïe, aïe, aïe-aikya, gémit Coyote. Mes yeux, où sont passés mes yeux ?

Il se fabriqua des yeux à partir de deux pièces d'un dollar. Et se remit à l'ouvrage, broyant les comprimés, filtrant et faisant évaporer la mixture. Il mélangea, fit chauffer, amena à ébullition. Nouvelle filtration, nouvelle évaporation, et joyeuse sarabande. « Ce que je

peux être malin ! s'exclama Coyote. Plus malin que tous les autres réunis-aikyā ! » Il tenait entre ses mains cent grammes de cristal pur.

Et Coyote quitta les lieux.

Voilà, c'est tout. Fin de l'histoire.

1947

Quand Schmidt vit les Pinnacles pour la première fois, il sut qu'il avait enfin trouvé l'endroit idéal. Trois colonnes rocheuses s'élançaient dans les airs comme les tentacules de quelque créature antédiluvienne, antennes déchiquetées sondant le ciel. Il procéda à deux ou trois tests, à l'aide de baguettes de sourcier et d'un testeur de résistance de la roche. L'aiguille sortit du cadran. Aucun doute là-dessus, il y avait de l'énergie à gogo ici, le long de la ligne de faille et jusqu'au sommet des rochers : une véritable antenne naturelle. L'affaire fut rondement menée. Huit cents dollars à la vieille, propriétaire du terrain, quelques documents signés chez un notaire de Victorville, et le terrain fut à lui. Bail de vingt ans, le tout en un clin d'œil. Il n'en croyait pas sa chance.

Il acheta une caravane Airstream d'occasion à un vendeur de Barstow, la remorqua jusqu'au site et passa un après-midi entier dans une chaise de jardin, à admirer les éclats du soleil sur l'aluminium du véhicule. Spectacle qui lui rappela le Pacifique et les Superfortress brillant dans le soleil sur leur aire de stationnement à l'aérodrome de North Field. Il y avait une leçon à tirer de cet éblouissement : certains mondes ne supportent pas d'être regardés en face.

Il ne ferma pas l'œil la première nuit. Couché à même le sol sous sa couverture, il garda les yeux rivés au ciel jusqu'à ce que les ténèbres virent au violet, puis au gris, et que la laine de sa couverture soit constellée de petites gouttes de condensation, comme de minuscules diamants. Odeur de créosote et de sauge du désert, dôme des étoiles. Il se passait plus de choses là-haut dans le ciel qu'en bas sur la terre, mais il fallait s'arracher à la ville pour s'en rendre compte. La ville et ses foutues verticales qui vous bloquaient la vue, ses canalisations, ses câbles et tout le reste qui couraient sous vos pieds, vous enfermant, rompant les flux. Le désert, en revanche, personne n'y avait touché. C'était une terre qui vous laissait en paix.

Il pensait avoir de bonnes chances de réussir. Il était encore suffisamment jeune pour se charger du travail physique et n'avait ni femme ni enfants. Et il avait la foi. Sans quoi il aurait renoncé depuis longtemps, dès l'époque où, encore gamin, il lisait les publicités de vente par correspondance à l'heure du déjeuner et rédigeait ses premières notes timides sur les mystères qui l'entouraient. Ce qu'il voulait maintenant, c'était ne plus être dérangé. Il se moquait de ce que pouvaient penser de lui les gens de la ville voisine. Il était poli, échangeait quelques mots quand il allait faire ses courses à la supérette, sans plus. Les hommes dans leur grande majorité étaient des idiots. Vérité qu'il avait découverte sur l'île de Guam. Ces fils de pute ne le lâchaient pas une seconde, lui donnant des surnoms, multipliant les plaisanteries débiles à son endroit. Il s'en était fallu de peu qu'il fasse ce qu'il avait envie de faire, mais, après ce qui était arrivé avec Lizzie, il n'en avait pas le droit, et il avait maîtrisé sa colère, continuant



à se battre. Ces crétins avaient participé à Dieu sait combien de missions et, malgré le nombre d'heures de vol accumulées, et toutes ces chances de *voir*, ils croyaient toujours que le vrai monde était au sol, dans les queues pour le rata, entre les jambes des pin-up qu'ils collaient au-dessus de leurs lits de camp qui sentaient le fauve. Il n'avait rencontré là-bas qu'une seule personne dotée d'un minimum de bon sens : un jeune bombardier irlandais, qui s'appelait... comment déjà, Mulligan, Flanagan, un nom irlandais, quoi, et qui lui avait parlé des lumières qu'il avait repérées alors qu'ils se dirigeaient vers leur cible, Nagoya, pour y lâcher une bombe, des points verts qui se déplaçaient trop vite pour être des avions kamikazes. Le gamin avait demandé à Schmidt de lui prêter un bouquin, qu'il ne lui avait jamais rendu. Huit jours plus tard, il sombrait dans la mer avec le reste de son équipage.

Petit à petit, les choses prirent forme. Il faisait une chaleur d'enfer dans la caravane, et il essayait de trouver un moyen de mettre à profit l'ombre des rochers quand il tomba sur le repaire du prospecteur. Ce n'est que lorsqu'il se renseigna au bar de la ville qu'il sut de quoi il retournait. L'endroit avait été bétonné quelques années auparavant quand ils en avaient chassé un pauvre vieux, soupçonné par la rumeur d'être un espion allemand. Il était peut-être complètement cinglé, le bonhomme, et il crevait sans doute la dalle vu qu'il n'y avait pas le moindre filon d'argent ni de rien d'autre d'ailleurs sur sa prétendue concession, mais une chose était certaine : il savait creuser. Une grande salle, d'une quarantaine de mètres carrés, juste au-dessous des rochers. Fraîche en été, isolée du froid les nuits d'hiver. Un vrai bunker, bon Dieu.

À partir de là, tout marcha comme sur des roulettes. Il nivela le sol pour aménager une piste d'atterrissage, enterra une cuve à essence, construisit un abri en parpaings et peignit BIENVENUE en grandes lettres blanches sur le toit en tôle. Désormais, il avait un commerce. Son café ne ferait jamais de l'or, c'était certain, mais d'un autre côté il n'avait pas besoin d'une usine. Il aurait fort bien pu se passer de toute présence humaine, mais ses économies ne dureraient pas éternellement. Il en avait pour un an, deux au maximum, avant de se retrouver à sec, juste le temps qu'il lui fallait pour faire démarrer une entreprise de ce type.

Les avions qui passaient par là n'étaient pas légion. Une fois par semaine environ, il y en avait un qui atterrissait. Il servait aux pilotes du café et des œufs sur le plat. Quand ils lui demandaient ce qu'il faisait dans ce trou perdu, il répondait qu'il attendait et, quand ils voulaient savoir ce qu'il attendait, il disait qu'il ne savait pas au juste, mais que c'était toujours mieux que d'être coincé dans les embouteillages. En général, ils n'en demandaient pas davantage. Il ne faisait jamais descendre ses visiteurs dans le bunker. Au bout de quelques mois, ils vinrent de plus en plus nombreux. Les pilotes qui allaient vers la côte ou qui en revenaient avaient commencé à entendre parler d'un endroit où l'on pouvait refaire le plein. Il acheta quelques chaises, deux ou trois tables en Formica et se constitua un stock de bière.

Évidemment, il eut son lot de difficultés. Groupe électrogène qui tombe en panne, poignée d'Indiens surpris en train d'escalader les rochers... Il fallut les faire déguerpir à coups de fusil de chasse. Après leur départ, il trouva des dessins là-haut sur la pierre : empreintes de mains, serpents, mouflons. Un autre jour, une tempête

de sable obligea un avion à atterrir en catastrophe. Un vent de quatre-vingts kilomètres heure balayait la piste de travers, et le pilote eut de la chance de pouvoir se poser : quand il commença sa descente, le vent qui soulevait l'aile gauche donna l'impression qu'il allait retourner complètement l'appareil. Schmidt se précipita à sa rencontre, un bandana plaqué sur la bouche. Sans réfléchir, il emmena le pilote dans son bunker, tout indiqué en pareilles circonstances.

Le pilote était un jeune mec d'une vingtaine d'années, tignasse sombre, petite moustache de dandy. Un gamin plein aux as. Tout en se débarrassant de son blouson et de ses lunettes, il regarda autour de lui, sidéré, et demanda où diable il se trouvait.

À ce moment-là, le projet était déjà bien avancé. Schmidt avait construit un condensateur tourbillonnaire pour emmagasiner et concentrer les énergies parapsychiques qui circulaient dans les rochers. Dans un cardan placé au sommet du pic le plus élevé était inséré un cristal, orienté en direction de Vénus. Le but était de créer un système piézoélectrique fondé sur ses lectures de Tesla, mais pour l'instant il se contentait d'envoyer des signaux à l'aide d'un vieux manipulateur morse et d'un modulateur de fréquence destiné à transformer les clics physiques en modulations de l'onde porteuse parapsychique. Il expliqua tout cela au pilote, qui l'écouta avec beaucoup d'attention, tout en prenant la mesure de l'installation, des piles de livres et de notes, visiblement impressionné.

— Et vous envoyez quel genre de message ?

La question n'était pas mince. Le message de Schmidt, c'était l'amour. Un message d'amour et de fraternité à tous les habitants de la galaxie. Deux heures

de rédemption tous les soirs, dès que la planète était visible à l'horizon. Deux heures passées à renouveler son invitation : BIENVENUE. Mais il n'avait pas envie d'en parler, pas avec un inconnu. Il se contenta donc d'une ou deux plaisanteries sur de prétendus pouvoirs surnaturels, sur l'existence de choses qui n'étaient pas visibles à l'œil nu.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, dit le pilote en souriant.

— L'avenir nous le dira, j'imagine.

À dater de ce jour, le jeune gars prit l'habitude de poser son Piper Cub aux Pinnacles toutes les deux ou trois semaines. Son père était un gros fermier d'Imperial Valley, mais Davis – c'était son nom – attendait autre chose de la vie que des orangers et des cueilleurs clandestins. Schmidt ne lui avait rien demandé, et pourtant l'autre lui donna de l'argent pour acheter des livres et du matériel. C'est ainsi que Clark Davis devint le premier disciple, le premier adepte à comprendre la vraie nature de la vocation de Schmidt.

Un soir, ils franchirent la frontière avec le Nevada pour atterrir dans une espèce de ranch près de la ville de Pahrump, un établissement doté d'enseignes de bière lumineuses dans la vitrine et d'une rangée de semi-remorques sur le parking. Davis voulait le voir prendre du bon temps, disait qu'il n'était pas normal de rester seul ainsi. Tout en pensant que c'était une erreur – à l'image d'ailleurs de l'escapade tout entière –, Schmidt se retrouva assis, nerveux, un verre à la main, tandis que les filles défilaient dans leurs mini dessous en soie, la moue aguicheuse et le derrière frétilant. Davis, très à l'aise et visiblement rompu à ce genre d'exercice, choisit une Latino à gros nibards et sortit à sa suite

Le frère Francisco Garcés a bel et bien existé. Il a effectivement voyagé à travers le Sonora, l'Arizona et la Californie au cours des années 1775 et 1776 et laissé un compte rendu de son expédition. Toutefois, aucun fragment de cet ouvrage n'a été (à ma connaissance) perdu ni censuré pour cause d'hérésie.



# Hari Kunzru

## Dieu sans les hommes

Cette édition électronique du livre  
*Dieu sans les hommes* de Hari Kunzru  
a été réalisée le 04 mai 2022  
par Christian Bourgois éditeur.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,

ISBN : 9782267046144

ISBN PDF : 9782267046250

Numéro d'édition : 2546